Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier

Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier

Band: 33 (2017)

Artikel: Monuments commémoratifs et premières célébrations ouvrières à Genève

Autor: Vuilleumier, Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-681746

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MONUMENTS COMMÉMORATIFS ET PREMIÈRES CÉLÉBRATIONS OUVRIÈRES À GENÈVE

MARC VUILLEUMIER

La célébration des militants disparus et la perpétuation de leur mémoire par des témoins matériels sont inséparables de la prise de conscience, au sein des organisations ouvrières, de leur propre passé et de leur histoire. À Genève, les plus anciennes associations de travailleurs remontent aux années 1830, ce qui leur permet d'élaborer, une trentaine d'années plus tard, les premières histoires d'organisations. C'est ainsi que *L'Égalité*, l'organe de la Première Internationale, publiera quelques monographies consacrées à l'histoire de plusieurs de ces associations. S'y affirme la volonté d'en tirer un enseignement pour les nouvelles générations et d'y montrer les bénéfices de l'action collective. Les individualités se fondent dans celle-ci. En cela, les auteurs anonymes de ces monographies rejoignent un état d'esprit, qui relève de la culture protestante, hégémonique à Genève. D'une manière générale, les grands hommes y sont honorés pour le rôle qu'ils ont pu jouer en divers domaines, mais après leur mort, même si leur souvenir demeure, il ne se perpétue pas par des statues ou d'autres monuments. En réaction contre le cérémonial de l'Église catholique, qui accompagne le défunt de l'extrême-onction jusqu'à sa mise en terre et célèbre encore après des messes pour le repos de son âme, la Réformation a supprimé toutes ces manifestations. Aucune cérémonie religieuse n'accompagne le mort; le défunt est porté au cimetière par ses proches, sans aucune participation ecclésiastique. Le corps de Calvin a été accompagné au cimetière par une grande partie des pasteurs, venus spontanément se joindre à la famille, mais sa tombe ne comportait aucun signe particulier et aujourd'hui on n'est pas certain de son emplacement exact. Dans les années 1830, le philanthrope et pacifiste Jean-Jacques de Sellon ne réussit pas à faire poser dans la cathédrale une plaque commémorative en l'honneur du célèbre réformateur.

Un exemple est particulièrement révélateur de cette réticence proprement genevoise à ériger des statues aux grands hommes. Charles Pictet de Rochemont, de son vivant déjà, était célèbre et respecté du fait de son rôle dans les négociations internationales de 1814 à 1816. Cela lui avait valu le vote unanime d'une adresse de reconnaissance par la Diète de 1816. À sa mort, le 29 décembre 1824, on avait aussitôt songé à lui élever un monument funéraire. Un article du *Journal de Genève* du 28 décembre 1826 nous explique la façon dont on avait procédé : formation d'un comité de quatre Genevois et de quelques personnalités d'autres cantons résidant alors à Genève ; volonté de ne pas recourir à l'aide de l'État ou de quelque autorité publique ; organisation d'une souscription étendue à l'ensemble de la Suisse. La famille et les amis de Pictet étaient fortunés et auraient pu facilement, à eux seuls, réunir la somme nécessaire, mais le comité avait la volonté d'étendre la souscription à tout le pays et d'y faire participer un aussi grand nombre de personnes que possible ; d'où, pour ne pas amasser trop d'argent, la fixation d'une contribution personnelle unique, relativement basse (2 fr.). On réunit ainsi 916 souscripteurs, venus des vingt-deux cantons et comprenant « les hommes les plus éminents de la Suisse » et « quelques étrangers distingués ». Significativement, on n'avait envisagé ni statue, ni médaillon ou autre représentation de la personne de Pictet ; s'inspirant de certains tombeaux de la Rome antique, on avait édifié une rocaille, formée d'énormes blocs de pierre, monument que l'on voit encore aujourd'hui, sur le côté sud du cimetière de Plainpalais. « Aucun ornement superflu ne le décore ; mais ses belles proportions, sa noble simplicité le feront toujours distinguer et sa masse est l'emblème de la durée », ajoute l'article du journal genevois. On aurait voulu y transcrire l'adresse de reconnaissance votée par la Diète en 1816, mais faute de place on dut se contenter d'un extrait, auprès duquel on lit : « Ce monument a été élevé à sa mémoire par une réunion de Suisses des vingt-deux cantons et d'amis de la Suisse »[1]. Sa signification politique est claire : il ne s'agit pas seulement d'honorer un grand citoyen et son œuvre politique, mais aussi de faire ressortir les liens du nouveau canton avec la Confédération.

---

[1] Cet article ajoutait que, puisqu'en Suisse on ne pouvait, comme dans les États monarchiques, récompenser par des distinctions honorifiques et pécuniaires ceux qui avaient bien mérité de la patrie, il faudrait leur élever un monument national, collectif, comme le Panthéon à Paris. Mais le journal prévoyait que le financement, le choix du lieu et de ceux qui y seraient inhumés susciteraient d'âpres rivalités. Voir aussi les pièces et notes dans le recueil de *Biographies genevoises*, Rec. Le Fort, vol. 3.

Ce n'est que vers les années 1835-1860 que les attitudes et habitudes à l'égard des rituels funéraires commencent à changer, avec la participation d'un pasteur au deuil de la famille; mais il se borne à une liturgie évitant tout ce qui pourrait apparaître comme un éloge du défunt, dont on ne parle pas; on se borne à l'adoration du Seigneur, à une prière au domicile. Quand on en vient, plus tard, à une cérémonie au temple, elle s'y déroule sans la présence du cercueil[2].

Relevons qu'à Genève, dans les classes dirigeantes, l'habitude de consacrer aux notabilités de la politique, de la religion ou de la science des monuments posthumes ne semble s'être véritablement affirmée que plus tard. Citons à titre d'exemple l'appel lancé en avril 1890 pour en ériger un à la mémoire d'Antoine Carteret, décédé le 28 janvier 1889[3]. Le radicalisme était alors profondément divisé entre la ligne anticatholique et autoritaire, incarnée par le défunt, et l'influence croissante de Georges Favon et de ses amis qui entendaient orienter la mouvance radicale vers une voie plus sociale en abandonnant le terrain des luttes confessionnelles. Le ralliement autour d'une figure de l'époque héroïque du radicalisme, celle des années 1840, où Carteret avait joué un rôle important, pouvait constituer un terrain d'entente entre factions rivales.

En 1845, l'auteur d'une brochure pouvait écrire: «De tous les hommes illustres qui ont honoré Genève, aucun, à l'exception de Rousseau, n'a de monument qui lui soit consacré; aucune statue ne rappelle la mémoire des grands noms qui ont fondé la réputation, l'indépendance et l'avenir littéraire, politique, moral ou religieux de notre Genève»[4]. Et il citait une douzaine de noms à l'appui de son propos. Il faut dire que les monuments de Rousseau ont toujours enflammé les passions. D'ailleurs, la brochure citée plus haut est une véritable charge contre la personne même de l'écrivain et contre ses œuvres. Chronologiquement, un premier buste, dû au ciseau de Jean Jaquet, remonte à 1793, durant la révolution genevoise. Placé au haut d'une colonne carrée de briques, il s'élevait à l'emplacement de l'actuel parc des Bastions. Endommagé, il fut enlevé à la Restauration. À cette époque, une partie des Bastions devint un jardin botanique, à l'initiative d'Augustin Pyramus de Candolle;

---

[2] Jean-Pierre Menu, *Les services funèbres: Problèmes d'histoire – en particulier à Genève de la Réforme à nos jours – de théologie et de pratique*, Genève, Faculté autonome de théologie protestante, thèse n° 529, 1967.

[3] *Le Genevois*, 11 avril 1890. Il s'agit en l'occurrence du buste de la promenade des Bastions, face à l'Université, dont il fut, en tant que conseiller d'État, le fondateur.

[4] A[ndré] Janin, *Deux mots au sujet de la fête de Rousseau*, Genève, chez les principaux libraires, 1845, p. 5.

les bustes de six botanistes genevois sont érigés, dont celui de Jean-Jacques, sculpté par James Pradier. Membre d'une famille patricienne mais esprit original, très au-dessus de l'étroitesse de vues de son milieu, de Candolle avait exercé ses talents de botaniste en France, où il avait même été recteur de l'Université de Montpellier durant les Cent-Jours. D'où cette galerie de bustes quelque peu surprenante en cette ville réfractaire au monument figuratif. Enfin, en 1837, ce fut l'inauguration de la statue due à Pradier, sur l'île des Barques, devenue île Rousseau. L'opposition de l'Église catholique et celle plus sourde mais pas moins déterminée d'une partie du patriciat avait fait de l'écrivain un symbole, celui du peuple genevois opposé à la fois au catholicisme, incarné par les jésuites, et aux conservateurs protestants. D'où, de 1837 à 1846, à la fin juin, à une date aussi proche que possible du jour de la naissance de Rousseau (28 juin 1712), un défilé d'enfants, de Saint-Gervais aux Bastions, qui déposaient, à leur passage devant la statue, des bouquets de fleurs. Le cortège gagnait ensuite le Bastion bourgeois, où une collation attendait les jeunes participant-e-s. Organisée par un comité de citoyens, sans appui officiel et boudée par les milieux conservateurs, la manifestation se renouvelait chaque année, puis, par lassitude du comité, tous les deux ans seulement, et cela jusqu'en 1846. Elle aurait encore dû se tenir en 1848, mais les événements européens y firent sans doute renoncer et elle disparut par la suite[5].

La commémoration d'un personnage peut donc avoir valeur d'opposition à l'égard des milieux dirigeants et des autorités en place. C'est ce qui se produira lors du décès subit d'Albert Galeer, en 1851, dont la disparition marque à la fois une rupture avec la tradition genevoise et l'apparition, avec le premier mouvement ouvrier qu'il incarnait, d'une nouvelle forme d'hommage. Albert Galeer (1816-1851) était né près de Kehl, dans le Grand-Duché de Bade, dans une famille originaire du Vorarlberg autrichien[6]. Celle-ci émigra à Bienne, alors que

---

[5] Stendhal, dans les pages qu'il consacre à Genève *(Mémoires d'un touriste)*, a relaté cette manifestation populaire, en opposition aux milieux dirigeants. Les historiens qui en ont parlé depuis ne se sont guère penchés sur les documents et font disparaître la manifestation bien avant 1846.

[6] Marcel Stehli, *Albert Galeer und sein Einfluss auf die Ideengeschichte des schweizerischen Grütlivereins*, Zurich, Aschmann & Scheller, 1936; Erich Gruner, *Die Arbeiter in der Schweiz im 19. Jahrhundert. Soziale Lage, Organisation, Verhältnis zu Arbeitgeber und Staat*, Berne, Francke Verlag, 1968; Marc Vuilleumier, « Des radicaux contre James Fazy : Albert Galeer et ses amis », Olivier Meuwly, Nicolas Gex (éd.), *Le radicalisme à Genève au XIXe siècle, un mouvement au pluriel*, Genève, Slatkine, 2012, pp. 101-123.

le jeune Albert avait une douzaine d'années. Son père en acquit la bourgeoisie, pour lui et ses enfants, en 1830. Excellent élève, le jeune homme, après avoir suivi le gymnase, entreprit des études supérieures, malgré la condition modeste de ses parents, et suivit des cours de philologie et de philosophie à Heidelberg. Malgré la brièveté de ce séjour universitaire, l'influence de l'idéalisme allemand sur ce jeune homme sera profonde. Dès 1835, il enseigne l'allemand à Genève, d'abord dans des institutions privées, puis au Collège (1843-1845). Il donne aussi des leçons à l'*Arbeiterbildungsverein*, cette association ouvrière de formation, caractéristique du mouvement ouvrier allemand en ses débuts, qui réunit les émigrés germanophones ; il en devient le président en 1840. Peu après, une scission se produit et Galeer, avec une quarantaine de Suisses, quitte la société pour une autre : le *Grütliverein*, fondé en 1838 par Johannes Niederer (1779-1843), un ancien collaborateur de Pestalozzi. Il s'agissait d'une sorte de cercle politique de discussion, réservé aux citoyens suisses alémaniques, avec diverses activités culturelles et récréatives. Une association patriotique d'inspiration progressiste mais non partisane, à laquelle Galeer va donner une véritable charte avec sa brochure, *Der moralische Volksbund* (1846), tirée des conférences qu'il avait prononcées et qui sera plusieurs fois réimprimée. À tel point d'ailleurs qu'elle fera quelque peu oublier Niederer et considérer Galeer comme le fondateur du Grütli, alors qu'il ne fut que son théoricien et l'artisan de son extension hors de Genève, dans toute la Suisse. Dans cet opuscule, très influencé par l'idéalisme allemand, se manifeste un nationalisme patriotique, démocrate, libéral et centralisateur. Par le Grütli, et par la Société fédérale de secours mutuels, fondée en 1845, qu'il propage dans le canton de Vaud, Galeer devient une personnalité connue à Genève et hors du canton. Il a certainement joué un rôle important dans la révolution d'Octobre genevoise en 1846, bien qu'il nous échappe en partie, ses dirigeants l'ayant, avec son assentiment, volontairement passé sous silence pour ne pas nuire au caractère « genevois » de leur mouvement. Néanmoins, un an plus tard, le 15 octobre 1847, Galeer et son ami, le médecin Frédéric Roessinger (1800-1862), qui avait passé sept ans dans les forteresses prussiennes à la suite de sa participation à la révolution neuchâteloise de 1831, se virent décerner, par le Grand Conseil, la citoyenneté d'honneur en raison de leur action durant la révolution de 1846. Galeer, qui, en 1845, s'était déclaré hostile à une action armée contre le Sonderbund, ne l'était plus, en septembre 1847. Contrairement à Fazy, plus attentiste, il y voyait une occasion unique pour, à

la suite d'une véritable mobilisation populaire et d'un grand élan national, préparer l'élection d'une Constituante suisse qui doterait le pays d'une nouvelle organisation. À ses yeux, le combat des démocrates suisses s'insérait dans celui des forces de renouveau en Europe. Malgré son infirmité (il était borgne, à la suite d'un accident dans son enfance), il fut volontaire dans la guerre du Sonderbund, où il fut affecté comme secrétaire à l'État-major d'une division. Fortement engagé dans les mouvements révolutionnaires européens des années 1848-1849, il était accouru au secours de la révolution allemande, en 1849, servant dans l'armée populaire badoise et cherchant à lui procurer des armes et des volontaires en Suisse. Il avait été député jusqu'en 1850, élu sur la liste radicale à l'automne 1848, et avait constitué, avec ses partisans, une aile gauche du radicalisme genevois, se faisant le porte-parole des ouvriers et des milieux populaires ainsi que le défenseur des réfugiés de toutes nations, en butte aux mesures d'expulsion prises par le gouvernement fédéral et aussi par James Fazy. Cela lui avait valu l'hostilité de celui-ci, qui l'avait fait licencier de sa place de traducteur à la chancellerie, à l'automne 1850. Ses amis attribuèrent au chef radical la responsabilité de son décès, dû à un arrêt cardiaque, le 5 mars 1851, et son enterrement prit l'aspect d'une véritable manifestation contre le pouvoir.

Il vaut la peine d'examiner de près la façon dont sa disparition fut accueillie par ce qu'on pourrait appeler la « petite presse genevoise », c'est-à-dire l'ensemble des petites feuilles démocratiques, souvent négligées par les historiens (Genève, à l'époque, ne comptait pas moins de sept journaux). *Le Citoyen*, petit hebdomadaire fondé par Galeer, parut avec sa première page bordée de noir, pour annoncer la mort de son rédacteur, le 5 mars 1851, à la suite d'une « apoplexie foudroyante » due à « une affection du cœur ». Suivaient deux pages consacrées à ses obsèques, qui s'étaient déroulées le 8 mars. Le char funèbre découvert, portant le cercueil sur lequel se trouvaient deux couronnes, l'une de feuilles de chêne, l'autre de laurier, était suivi de ses amis personnels et politiques. Parti de la demeure du docteur Roessinger, aux Terreaux de Chantepoulet, il grossit au cours de son parcours à travers la ville jusqu'au cimetière de Plainpalais pour atteindre quelque mille personnes. « Le cortège n'était presque composé que par la classe ouvrière pour laquelle Galeer n'avait cessé de travailler », relève le journal ; deux ou trois députés seulement, aucun membre du Conseil d'État, « aucun de ses compagnons de lutte dans les journées d'octobre 1846 devenus hauts fonctionnaires » ; seuls trois ou quatre

employés de l'État s'étaient risqués à braver les foudres de Fazy en accompagnant son adversaire à sa dernière demeure. Certes, tous n'étaient pas des démocrates-socialistes, relevait *Le Citoyen*, mais tous étaient des démocrates. Lors de l'inhumation, le chœur du Grütli entonna un cantique, suivi des discours de circonstance. « Bien aimés frères ! », ainsi débuta Roessinger qui exalta les qualités du défunt : sa droiture, son esprit de sacrifice, son amour de l'étude, sa franchise qui lui avait valu des ennemis acharnés. Il était « convaincu du prochain triomphe de la démocratie ». Nous espérons, ajouta le docteur, « le succès de la sainte cause à laquelle il avait voué sa vie entière ». Cet optimisme est bien dans la nature de Roessinger ; Alexandre Herzen, qui l'a connu à Genève, s'en moque, dans ses mémoires[7]. Ajoutons que c'était aussi celui des démocrates-socialistes français et de leurs amis étrangers qui vivaient dans l'attente quelque peu messianique de 1852, l'année où s'achèverait la présidence de Louis Napoléon Bonaparte (la Constitution lui interdisait de se représenter) et où les élections, tant législatives que présidentielles, permettaient tous les espoirs.

Le Citoyen donne une traduction du discours que Johann Philipp Becker prononça en allemand et qu'il publiera par la suite[8]. « Citoyens, amis, frères ! », commença-t-il, avant d'évoquer « la Hongrie où l'on égorge un peuple héroïque », « l'Italie, où à plusieurs reprises, un peuple se trouva refoulé dans l'abîme », ainsi que « la misère profonde et cachée d'une émigration aux abois ». Ce sentiment de solidarité internationale, qui avait été celui du défunt, était partagé par Becker qui ajouta : « On lui reproche quelquefois d'avoir été trop loin : mais Galeer n'était-il pas le chef d'une avant-garde ? Sa place était donc au premier et non pas au dernier rang. » Et de conclure : « Galeer était un grand prolétaire. » Après une dernière intervention de Livache, un des militants du petit groupe, le cortège se reforma pour regagner la ville.

Le journal indiquait aussi qu'une souscription était ouverte pour ériger « un monument funéraire à la mémoire d'Albert Galeer », annonce reprise dans les numéros suivants. Et, preuve de la renommée internationale du défunt, *Le Citoyen* annonça plus tard qu'en Algérie, à Blidah, une centaine de démocrates, exilés de tous les pays, s'étaient

---

[7] Alexandre Herzen, *Passé et Méditations* (présenté, traduit et commenté par Daria Olivier), t. 2, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976.

[8] « Aber immer und ewig, und von Land zu Land lasst es uns sagen : Galeer war ein grosser Proletarier », Johann Philipp Becker, *Improvisierte und später aus dem Gedächtnisse niedergeschriebene Rede gehalten von Joh. Ph. Becker den 8. März 1851 am Grabe von Albert Galeer, Bürger von Biel und Genf*, Genève, 1851.

réunis, à l'insu de la police, près de la source de l'Oued-Kébir pour un banquet fraternel, à l'ombre des oliviers, le 4 mai, jour de la proclamation de la République par l'Assemblée constituante, en 1848, devenu anniversaire officiel; après quelques toasts à la République universelle, deux représentants de l'émigration allemande avaient fait procéder à une collecte pour le monument Galeer, «monument qui doit être une démonstration permanente de la Solidarité des peuples»[9].

À Genève, *Le Travail*, journal bi-hebdomadaire de Saint-Gervais, rendit hommage à Galeer, «grand citoyen», «ennemi impitoyable de toute supercherie politique, de toute *falsification* de la démocratie, il flagella plus d'une fois les jongleurs pour lesquels la cause du peuple ne fut qu'un marchepied pour se hisser aux emplois». La petite feuille rappela son dévouement pour les réfugiés politiques en Suisse: «Les infortunés que la proscription refoulait sur la terre d'exil perdent en lui un sincère ami, un frère d'un dévouement inaltérable». Et, elle n'oubliait pas son rôle international: «La mort, en le frappant, arrache au faisceau de la démocratie européenne un de ses plus fermes appuis». Suivaient quatre strophes d'un poème, *Aux mânes du citoyen Galeer*, dues au barbier-poète Philippe Corsat, infatigable rimailleur et figure populaire du quartier[10].

Le buste de Galeer, destiné au monument, fut exécuté par un sculpteur genevois à la renommée déjà bien établie, Frédéric Guillaume Dufaux (1820-1871). Il semblerait qu'il y ait eu conflit, en juillet, entre Roessinger qui aurait voulu que le buste achevé figure à l'exposition de la Société des arts et l'artiste qui, bien qu'adhérent à cette association, s'y refusait[11]. Lors de la fête centrale du Grütli, à Zurich, les 21 et 22 juillet, où étaient représentées vingt sections, dont celle de Genève, on avait décidé de contribuer financièrement à l'érection du monument; peu avant son inauguration, le comité central avait fait parvenir à Genève la somme de 90 fr., provenant de 8 sections[12]. On avait aussi décidé d'imposer à chaque section l'acquisition d'un modèle réduit du buste, destiné à être exposé dans le local de réunion[13]. Il s'agissait

---

[9] *Le Citoyen*, 22.5.1851. L'article donne le nom des deux: Tessier et Grud.

[10] *Le Travail*, 8.3.1851. Un autre poème, anonyme, parut: *Oraison funèbre du citoyen Galeer*, cinq strophes sur une page recto-verso, datée du 8.3.1851 (F.-A. Henry imprimeur). Corsat démentit en être l'auteur, comme certains le prétendaient.

[11] *Le Travail*, 3.7.1851.

[12] *Der Grütlianer*, 11.2.1852, p. 90.

[13] *Courrier suisse*, 3.8.1851, *L'Indépendant*, 1.11.1851, *Der Grütlianer*, 12.11.1851. Ce dernier précise que l'envoi du buste par Genève coûte 3 francs de France,

d'une réduction de moitié de l'original, moulée en plâtre jaune. C'est probablement la première diffusion de ce genre en Suisse.

L'Indépendant, revue démocratique de Genève, seul survivant de la petite presse démocratique à l'automne 1851, qui paraissait avec en surtitre la formule : « Tout pour le travail et par le travail », fournit quelques précisions sur la préparation et l'inauguration du monument Galeer. Il avait rappelé que « l'imposant concours du peuple à ses funérailles fut une protestation solennelle contre les indignes attaques et les tracasseries iniques auxquelles il avait été en butte, dans ces derniers temps. L'érection du monument attestera la reconnaissance du peuple envers ce vaillant soldat de la démocratie »[14]. Le dimanche 16 novembre, à l'Hôtel de la Navigation, aux Pâquis, était célébrée – le dimanche le plus rapproché de la date anniversaire du légendaire serment – la fête traditionnelle du Grütli[15]. Au banquet, ouvert à cinq heures et demie, assistaient quelques 230 membres, dont, pour la première fois, ceux d'une section de langue française du Grütli. « On a cependant remarqué l'absence complète de la Société mutuelle, de cette Société, jadis si patriotique, qui a tant contribué à hisser au pouvoir ou à d'autres places grassement rétribuées plusieurs de ses membres les plus actifs. » Cette remarque visait la Société fédérale de secours mutuels, dont Galeer avait été, sinon le fondateur, tout au moins le propagateur et le président[16]. Son buste figurait à la place d'honneur, entre le drapeau fédéral et la bannière du Grütli[17].

L'inauguration du monument se déroula le dimanche 7 décembre 1851. Il « consiste en un socle de marbre noir, carré long, sur lequel sont gravées les pensées suivantes formulées par Galeer :

---

y compris l'emballage. *Le Citoyen* avait alors cessé sa parution. Le mode d'expédition semble avoir donné lieu à quelques plaintes, certains destinataires ayant reçu un buste endommagé lors de son transport (« Rapport trimestriel du Comité central », *Der Grütlianer*, 28.1.1852).

[14] A[ndré] Janin, *Deux mots*, *op. cit.*, p. 5.

[15] Selon Aegidius Tschudi : « Le mercredi avant la Saint-Martin », ce qui correspond au 8 novembre 1307 ; la Société du Grütli retenait plutôt le 17 novembre. Aujourd'hui, l'opinion publique confond le légendaire serment des trois Suisses de 1307 avec le Pacte de 1291. À tel point qu'un fabricant de pacotilles patriotiques a pu, dans un encart publicitaire de *L'Hebdo*, au printemps 2016, proposer une médaille pour le 725e anniversaire de la Confédération (Pacte de 1291) représentant les trois Suisses de 1307 !

[16] Voir le compte rendu de sa fête annuelle dans le *Journal de Genève* du 25.8.1846 et dans la *Revue de Genève* du 29.8.1846.

[17] *L'Indépendant*, 22.11.1851.

LIBERTÉ – SOLIDARITÉ
À chacun sa part du monde,
À chacun sa part de travail.
La vérité a le front d'airain.
Chaque fois qu'elle nous inspirera
Nous serons effrontés comme elle.

Ensuite, à l'extrémité supérieure du socle, disposé sur un plan incliné, s'élève un bloc informe de granit des Alpes surmonté du buste de Galeer. On a beaucoup admiré la simplicité, le goût et l'originalité de ce tombeau».

Les participants s'étaient réunis, au nombre de 350 à 400, à l'entrée du cimetière de Plainpalais pour se rendre en cortège autour de la tombe où le docteur Roessinger prononça le discours de circonstance. «Établir la liberté par la solidarité des citoyens dans l'État, et par la solidarité des peuples dans l'humanité, voilà ce qu'il voulait», affirma-t-il. Et, évoquant l'idéal de Galeer: «Organiser une société où personne ne soit ni maître pour commander dans l'atelier, ni prêtre pour commander aux consciences, ni gouvernant pour commander aux citoyens, c'est là, certes, une tâche difficile. Elle est même impossible, si on en charge seulement quelques-uns»[18]. Ainsi s'affirmait l'idéal de ces démocrates socialistes: une démocratie véritablement participative, seule garantie des libertés et de l'égalité.

Y eut-il par la suite d'autres cérémonies autour de la tombe, soit à l'occasion de la fête de novembre, soit aux anniversaires de la mort de Galeer? Nous l'ignorons. Trente-cinq ans plus tard, le 4 novembre 1888, lors de la célébration à Genève du cinquantenaire de la fondation de la Société du Grütli, les participants se rendirent sur la tombe. Des délégations étaient venues de toute la Suisse et des représentants des partis genevois et des autorités y prenaient part, le Grütli se proclamant sans attaches partisanes. La cérémonie commémorative proprement dite se tenait dans la salle de la brasserie Schoellhorn, suivie, le soir, d'un «modeste banquet» au Bâtiment électoral[19], agrémenté de diverses

[18] *Ibid.*, supplément au numéro du 9.12.1851. Les organisateurs avaient fait paraître une annonce payante dans la *Revue de Genève* du 7.12 (elle paraissait la veille au soir), l'organe de James Fazy et de ses amis, qui passa sous silence la célébration, comme elle l'avait fait pour l'enterrement, elle s'était bornée à annoncer en trois lignes le décès de M. Galeer, «ancien député».

[19] Informations, ainsi que celles qui suivent, tirées du *Genevois*, 6.11.1888, complétées par une correspondance des *Basler Nachrichten* du 8.11.1888 et par le *Journal de Genève* du 4.11.1888.

productions artistiques. Mais, en ouverture de la journée, vers 13 h, les participants, s'étaient rendus en cortège au cimetière de Plainpalais pour un hommage sur la tombe de Galeer. Partis du local du Grütli, place des Trois-Perdrix, pavoisé pour la circonstance, précédés de la « Philharmonique italienne en grande tenue » et de porteurs de cornes fleuries, ils avaient défilé à travers la ville, prenant au passage les délégations des sociétés amies qui les attendaient devant leur propre local ; ils arboraient à leur boutonnière « une décoration de soie blanche sur laquelle étaient brodés ces mots au-dessus et au-dessous des écussons suisses et genevois accolés : 50e anniversaire de la fondation du Grütli, 1838-1888 », tandis que neuf drapeaux, dont ceux des sections de Lausanne, Berne, Rolle et Morges flottaient dans le cortège. Attendus au cimetière par une foule grossissante, venue en famille, où « retentissaient tous les patois allemands de la Suisse », les arrivants s'étaient rassemblés autour de la tombe. On comptait environ 500 personnes. Cela nous vaut, de la part du journal radical *Le Genevois*, une description quelque peu lyrique du lieu : « Il existe, dans un coin du cimetière de Plainpalais, en un fouillis d'arbres au sombre feuillage et non loin de la partie qui a été coupée par de récents travaux, une tombe entretenue avec un soin pieux ». Au-dessus, « le buste d'un homme à large front et à barbe socratique ». Suivait une description analogue à celle de 1851, donnée plus haut[20]. Le discours d'Heinrich Scherrer (1847-1919), avocat à Saint-Gall, président central du Grütli, futur conseiller national du Parti socialiste, évoqua, non sans quelques inexactitudes la vie de Galeer ; on admirera la façon dont, comme chat sur braises, il passa sur la révocation de sa place de traducteur par Fazy. Ce serait, selon Scherrer, Galeer lui-même qui, de sa propre initiative, aurait préféré la liberté et l'indépendance à sa charge officielle ! Il fallait ménager les officiels radicaux présents à la cérémonie ! Plus intéressantes sont les considérations politiques que lui inspirent les activités multiples de celui qu'il appelle « le père spirituel » du Grütli. « Idéaliste en politique, Galeer développa dans le sein du Grütli les idées qu'il avait professées alors qu'il servait dans les corps francs : union des États d'Europe en République, organisation des peuples et du travail, résolution pacifique de la question sociale. Et dans les assemblées de la Société qu'il cherchait à pousser dans une voie nouvelle, qu'il tâchait d'enflammer pour un but fécond, il disait qu'il ne voulait pas d'un mouvement

[20] *Le Genevois*, 6.11.1888.

purement mécanique du Grütli, mais qu'il souhaitait surtout le développement spirituel de ses membres. Il disait que les partis politiques ne devaient pas regarder d'où venaient les bonnes idées, mais les accepter même d'adversaires. Il disait que ce n'était pas d'un jour à l'autre qu'on pourrait résoudre les grandes questions, qu'il ne fallait pas brusquer le temps, mais au contraire mûrir sagement les décisions. Oui, Galeer, termine l'orateur, nous suivrons tes traces. Nous espérons que l'aube de la démocratie ne se lèvera pas sans apporter quelques améliorations à la cause des travailleurs ; nous espérons que les générations ne se suivront pas sans apporter chacune son progrès. C'est dans cet esprit que nous revenons à ta tombe et que nous y déposons cette couronne au nom des sections du Grütli. »

Ce discours constitue un magnifique exemple de récupération politique d'une figure du premier mouvement démocrate-socialiste des années 1846-1851. Non que ses assertions soient toutes fausses, loin de là, mais parce qu'il érige en vérités absolues des idées défendues réellement par Galeer à certains moments de son existence, alors que celles-ci ont évolué en fonction des changements politiques et de sa propre expérience. Après la défaite de la révolution en Allemagne, après ses nombreux contacts avec les « démocs-socs » français et les patriotes italiens, dont Mazzini, l'inspirateur du Grütli avait changé et n'était plus, en 1851, le partisan du progrès à petits pas évoqué par Scherrer. Par la suite, les rassemblements autour de la tombe de Galeer ne se sont pas renouvelés, semble-t-il, et le souvenir même du personnage s'est peu à peu estompé. La société suisse du Grütli avait bien fait renouveler la concession de sa tombe, mais à son échéance, en 1929, le Grütli n'existait plus et la sépulture fut désaffectée ; nous ignorons ce qu'est devenu le buste qui la surmontait[21].

Revenons en arrière, à l'époque de la Première Internationale, alors que le mouvement ouvrier prend son essor à Genève. On y relève une manifestation en l'honneur d'un militant disparu : Alexandre Alexandrovitch Serno Solovievitch (1839-1869). Ce révolutionnaire

[21] *Der Grütlianer* du 17.7.1872 mentionne une souscription pour l'achat de la concession, les registres du cimetière indiquent la sépulture : Fossé B. Partie Est, ligne 1, tombe 3, n° d'ordre 2204. L'échéance de 1929, figurant dans un autre registre, est barrée d'un trait rouge, signifiant que la tombe a été désaffectée. Archives de la Ville de Genève, 552 A 1/10, 7.3.1851, 552 A 1/16. Le buste ne figure pas dans les fichiers du Musée d'art et d'histoire (réponse de celui-ci à l'auteur, 24.10.2016).

russe, disciple de Tchernichevski, réfugié à Genève, y avait joué un rôle important au sein de l'Internationale, tant dans la grande grève du bâtiment du printemps 1868 que dans celles de 1869 ; en outre il avait tenté de donner à l'organisation une structure plus forte et de la faire intervenir, d'une manière indépendante et sous son propre drapeau, dans l'arène politique[22]. Malheureusement, le surmenage dû à son activité incessante (il vivait de sa plume, correspondant de divers journaux et auteur de traductions), l'incompréhension de beaucoup de ses camarades, les attaques personnelles, le sentiment de l'immensité de sa tâche et des circonstances personnelles et familiales le poussèrent au suicide. Isolé lors de ses derniers moments, transporté à l'hôpital, puis de là au cimetière de Plainpalais, il y fut inhumé le 18 août 1869, à 6 heures (du matin ou du soir ?). Comme le dira plus tard un militant de l'Internationale, Charles Perron : « Lorsque la nouvelle de la mort de Serno est venue nous frapper si douloureusement, le corps de notre ami était déjà recouvert par la terre et nul n'a pu assister à son convoi funèbre »[23].

L'Égalité du 4 septembre lui rendit un premier hommage, non exempt de quelques réserves de la rédaction, qui était alors entre les mains de Bakounine et de ses partisans. Après avoir rappelé son dévouement lors de la grève du bâtiment et les attaques que lui avaient valu ses efforts pour rénover l'Internationale, l'article ajoutait : « Malheureusement d'une nature extrêmement sensible, impressionnable outre mesure, il ne sut pas mépriser d'assez haut tant de viles injures,

---

[22] Il y a déjà fort longtemps, nous avions tenté de préciser le rôle de Serno au sein de l'Internationale, texte repris dans Marc Vuilleumier, *Histoire et combats. Mouvement ouvrier et socialisme en Suisse 1864-1960*, Lausanne ; Genève, Éditions d'en bas ; Collège du travail, 2012, pp. 134 et sq.

[23] Les dernières semaines de Serno-Solovievitch sont difficiles à reconstituer. Les articles de *L'Égalité*, l'organe de l'Internationale, gardent le silence sur les raisons de sa mort. Le suicide n'est expressément révélé que par un correspondant genevois du *Bund*, qui déclare avoir connu personnellement Serno (il s'agit peut-être de Frédéric Kohn, employé à la rédaction de *La Suisse radicale*, qui a traduit en français la brochure de Becker sur la grève de 1868). L'article de la feuille bernoise, repris par le *Nouvelliste vaudois*, puis par le *Journal de Genève* du 3.9.1869, ajoute : « Probablement que la déception ou la désillusion suivirent de près pour lui la fin de la lutte. Je le vis à Berne il y a six semaines environ. Il était plein de foi dans l'avenir de sa cause, mais il désespérait du succès présent. Ce peu de mots simplement comme hommage à la vérité », *L'Égalité*, 4.9.1869. Tout en lui rendant hommage, *La Liberté*, du 8.9.1869, expliquait les raisons pour lesquelles elle s'était séparée de lui. Archives de la Ville de Genève, Cimetières, registre A 1/13, 1869, n° d'ordre 5790.

de basses intrigues». Puis venait l'appréciation plus politique et critique: «Conséquence logique de la nature de ses observations, il pensait que la transformation radicale de la société partirait plutôt de la minorité intelligente et dévouée et manquait de confiance dans la grande force de l'instinct populaire. Il voulait baser la régénération sociale sur l'État lui-même préalablement régénéré. Il se trompait selon nous qui considérons comme le plus solide fondement du socialisme, cet instinct égalitaire de la masse qui se trouve au fond de toutes les émeutes, de toutes les révolutions populaires dont l'histoire a conservé le souvenir». Les efforts de Serno, à l'automne 1868, pour constituer une liste ouvrière autonome lors des élections du Grand Conseil s'étaient heurtés à l'opposition des partisans de Bakounine, ce que ceux-ci ne pouvaient passer sous silence. Néanmoins, l'article concluait: les membres de l'Internationale «poseront sur sa tombe une humble pierre qui indiquera aux petits-fils des Internationaux d'aujourd'hui, où repose un de ceux qui contribuèrent avec le plus d'activité et de désintéressement à l'émancipation de leurs pères».

Une souscription ouverte dans les sections professionnelles du bâtiment permit l'achat de la pierre tandis que les ouvrages en langues française et allemande de la vaste bibliothèque de Serno étaient légués à celle de l'Internationale. Le dimanche 26 décembre 1869, à 10 heures du matin, se déroula l'inauguration du monument, en présence de membres de l'Internationale et d'un bon nombre d'émigrés russes et polonais. Le bloc de granit brut portait un médaillon avec l'inscription:

À la mémoire
d'Alexandre Serno-Solowiewitsch
Les Internationaux de Genève
1839-1869

En dessous, en russe:

«À Serno Solovievitch, condamné politique. Quelques amis».

Des discours prononcés lors de la cérémonie, retenons plus particulièrement celui de Charles Perron: «Ami intime de Serno, je l'ai soigné durant les dernières semaines de sa vie; je connaissais le fond de sa pensée et je puis vous dire que sa constante préoccupation était de rechercher les moyens de perfectionner l'organisation de l'Association internationale des travailleurs, cette organisation encore insuffisante [...]. Serno ne doutait pas que la révolution sociale ne fût proche, parce que mieux qu'un autre il savait que le régime économique

actuel est prêt de succomber sous le poids écrasant des désordres et des misères qu'il a accumulés ; notre ami comprenait que l'heure va sonner où le prolétariat, en apparence indifférent, calme et résigné, dans sa généralité, se lèvera immense, formidable, irrésistible pour secouer le joug de la bourgeoisie. Mais ce grand bouleversement peut avorter si un guide éclairé et ferme n'est pas là pour assurer la marche du prolétariat ; ce guide, cet appui, quel peut-il être sinon l'Internationale ? Telle était l'opinion de Serno ».

Parmi les autres orateurs se trouvaient Chénaz, président de la section des tailleurs de pierre et maçons, laquelle avait réuni une large partie des 152 fr. 95 de la souscription pour le monument, puis Nicolas Outine qui, « au nom du jeune parti russe, remercie les ouvriers de Genève ». Il deviendra le secrétaire de la section russe de la Première Internationale qui se constituera à Genève quelques semaines plus tard. « Que ce monument, s'exclama-t-il, soit donc celui de l'alliance entre le jeune Russie révolutionnaire et l'Association internationale des travailleurs. » Notons à ce propos que Bakounine, plus tard, dans une longue diatribe contre Outine, prétendra que Serno éprouvait « un dégoût profond » pour ce dernier et qu'il aurait même déclaré : « Si quelqu'un m'a fait prendre le mot de révolution en horreur [...], c'est Outine »[24]. Un Polonais, Dartuzzi, lut un éloge du défunt, relevant particulièrement sa fraternité envers le peuple opprimé de la Pologne, tandis que Serebrenikov, arrivé de Russie depuis un jour ou deux, prétend le journal, prononça la dernière intervention[25]. En fait, Semen Ivanovi Serebrennikov était sorti légalement de Russie pour se rendre aux États-Unis, d'où il arrivait, pour aller poursuivre ses études au Polytechnicum de Zurich.

Honorer ainsi la mémoire de Serno avait à la fois le sens d'un témoignage de reconnaissance pour son dévouement à la cause ouvrière ainsi que d'une réhabilitation en même temps que d'une condamnation implicite de ses adversaires. Mais c'était aussi prendre ses distances à l'égard de sa conception de l'État et de la lutte politique. C'était aussi rendre hommage au caractère international de son action et l'inscrire dans une continuité historique qui donnait un sens et une légitimité à son rôle.

---

[24] Michel Bakounine, *Œuvres*, t. VI, Paris, P. V. Stock, 1913, p. 269.

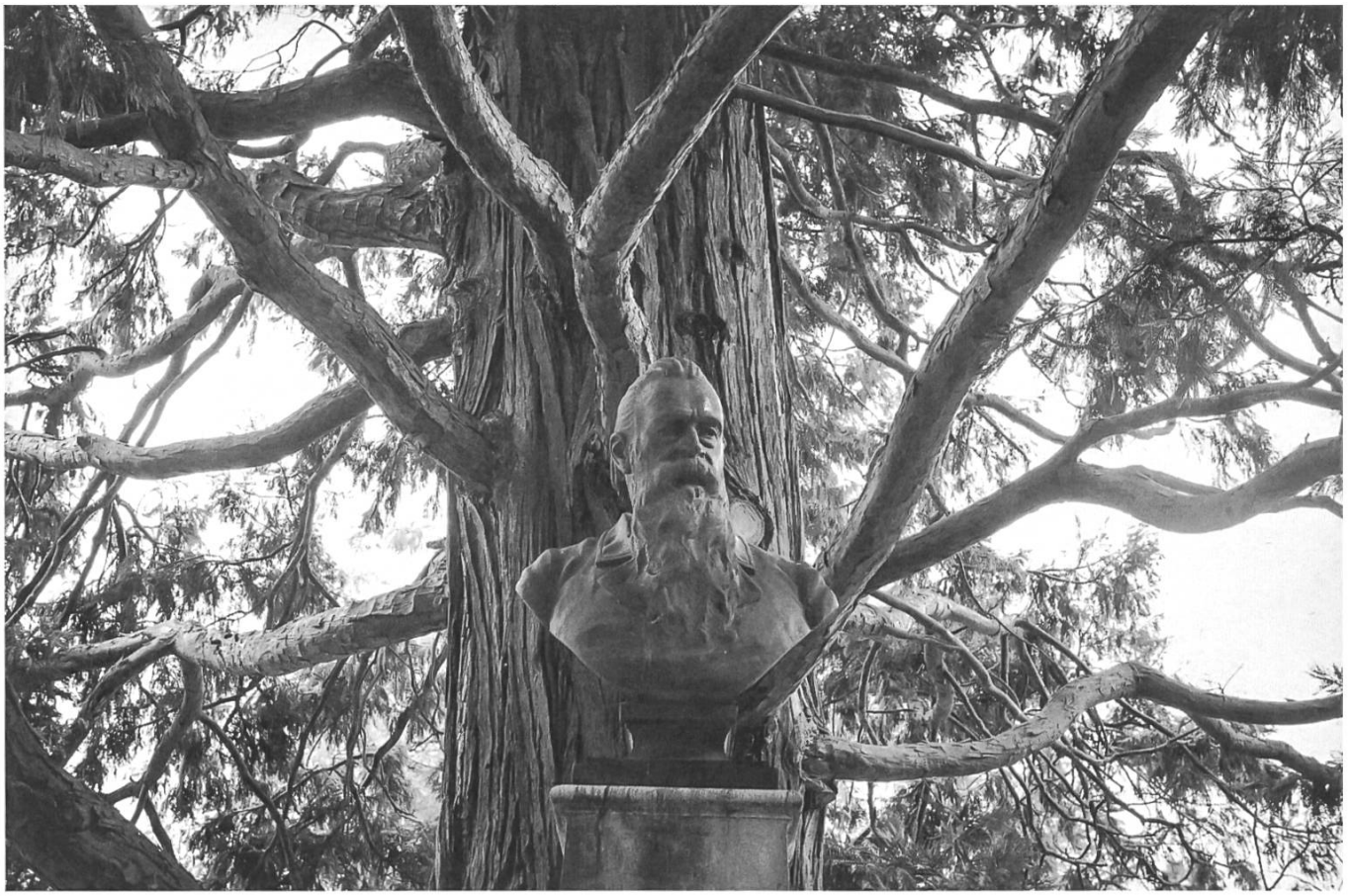
[25] *L'Égalité*, 1.1.1870. *La Suisse radicale*, 3.1.1870, donne un bref compte rendu de la cérémonie en l'honneur de cet « écrivain politique et penseur distingué ».

3. Tombe du général Joseph Hauke-Bosak (Carouge, 1871 ?). Photographie Alberto Campi

De l'enterrement de Galeer à l'inauguration du monument de Serno Solovievitch, on peut dire, rétrospectivement, qu'il s'agit bien de « l'invention d'une tradition », pour reprendre l'expression lancée par deux historiens anglais en 1983[26] ; mais d'une tradition qui a aussi connu ses éclipses, comme le montrerait une étude plus complète.

Autres manifestations du souvenir dans le mouvement ouvrier d'alors : à Carouge, en 1871, les obsèques du patriote polonais Hauke-Bosak, héros de l'insurrection de 1863, établi à Genève, eurent un caractère véritablement internationaliste (voir ill. 3). Accouru au secours de la nouvelle république française, après le 4 septembre 1870, général au côté de Garibaldi, il avait été tué au combat près de Dijon au début de 1871. Des Suisses, des Français et le Russe Outine, de l'Internationale, prirent la parole sur sa tombe, qui a été récemment classée monument historique. L'enterrement de Johann Philipp Becker, décédé le 7 décembre 1886, fut suivi de l'inauguration de son monument, le 17 mars 1889 (voir ill. 4). Il s'agissait d'un révolutionnaire et d'un

[26] Eric Hobsbawm, Terence Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, Paris, éd. Amsterdam, 2006.



4. Tombe de Johann Philipp Becker (Genève, 1889). Photographie Alberto Campi

socialiste d'une stature internationale, comme le montre bien la venue d'Eduard Bernstein en 1886 et de Wilhelm Liebknecht trois ans plus tard. L'histoire de la pierre commémorative de Ferdinand Lassalle, érigée dans le bois de Crevin, en Haute-Savoie, en 1889, en souvenir du socialiste allemand mort à Genève en 1864, à la suite d'un duel, mériterait aussi une étude. Quant aux obsèques du socialiste-révolutionnaire russe Michel Gotz, en 1906, décédé à Berlin à la suite d'une opération chirurgicale, mais qui avait demandé de reposer en terre genevoise, elles furent l'occasion d'un rassemblement de toutes les organisations révolutionnaires de l'empire tsariste ; les discours de leurs représentants ainsi que de ceux des socialistes suisses, allemands, italiens et français en firent une manifestation du socialisme international qui préfigure ce que seront les obsèques de Bebel, à Zurich, en 1913.